

## Chaînes référentielles et communautés épistémiques

Francis Corblin

► **To cite this version:**

Francis Corblin. Chaînes référentielles et communautés épistémiques. Journée d'études sur la cohésion chez l'enfant, 2002, Paris, Sorbonne, Cahiers d'Acquisition et Pathologie du Langage (Calap)., 2003. <ijn\_00000474>

**HAL Id: ijn\_00000474**

**[https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn\\_00000474](https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000474)**

Submitted on 8 Apr 2004

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francis Corblin  
Université Paris-Sorbonne et  
Institut Jean-Nicod (CNRS-EHESS-ENS)

### Chaînes référentielles et communautés épistémiques

A paraître dans :  
*Cahiers d'Acquisition et Pathologie du Langage (Calap).*

Communication à la Journée d'études sur la cohésion chez l'enfant  
Organisée par A. Salazar Orvig  
25 mai 2002  
Sorbonne

Il est frappant de constater que les études sur la maîtrise des chaînes anaphoriques soulignent la pertinence d'une opposition entre deux types de discours, ou situations d'énonciation, même si cette opposition admet des formulations légèrement différentes. A l'occasion de cette journée, j'ai relevé notamment les couples suivants : discours impliquant des connaissances partagées / autres discours (M. Hickmann), dialogue/monologue, conversation/narration, polygéré/monogéré (G. de Weck), dialogue/monologue (A. Salazar), histoire personnelle/conte traditionnel, conversation/discours médiatisé, informel/formel (H. Jisa).

Ce clivage recoupe assez bien les termes d'un travail en cours <sup>1</sup>, dans lequel je soutiens que l'usage des expressions référentielles est radicalement différent dans la *conversation* et dans les autres discours, que je caractérise comme *discours à interlocuteur générique*.

Le paramètre clé pour définir ce que j'appelle ici *conversation* est que du langage est échangé entre deux protagonistes concrets, définis par un système réel de *communautés épistémiques*. Ce concept n'étant sans doute pas familier au lecteur, il convient d'en dire quelques mots. L'idée générale est que la communication crée parmi les locuteurs des cercles définis par un certain nombre de connaissances et de croyances partagées, et ce phénomène est reconnu, sous des noms divers dans la plupart des théories. Le propre de la conversation est qu'elle s'adresse à un interlocuteur réel : les cercles qui incluent les protagonistes peuvent donc être déterminés avec précision et exhaustivement. En substance, quand A s'adresse à B, il a des croyances précises quant à ce qui est partagé en matière d'histoire commune, de relation, de situation d'énonciation. Il sait s'il connaît B, si B est un membre de sa famille, une relation sociale, un inconnu, il sait ce que B partage avec lui au moment de l'énonciation en matière de perception. Même s'il y a des incertitudes, il est clair que les relations entre A et B à cet égard sont déterminées : A ne s'adresse pas à un interlocuteur générique, qui pourrait être à la fois son fils, un lecteur inconnu de lui, etc.; A s'adresse à quelqu'un qui ne peut pas être à la fois son fils et un inconnu.

J'opposerai la conversation à ce que j'appelle les discours à interlocuteur générique. Dans ce cas, le discours s'adresse à un interlocuteur virtuel, dont le rôle est susceptible d'être assumé par une pluralité d'individus concrets. De ce fait, celui qui le tient ne peut faire fond sur la

---

<sup>1</sup> Corblin, F. (à paraître) *Les chaînes de la conversation et les autres*, consultable sur le site :  
<http://jeanNicod.ccsd.cnrs.fr/documents/>

reconnaissance de communautés épistémiques entièrement déterminées qui relierait les protagonistes du discours. Il est probablement difficile de concevoir le discours à interlocuteur générique sans appui sur des communautés épistémiques. Mais celles-ci sont alors très larges et comportent de larges zones d'indétermination recherchée. Le discours de A s'adresse alors à la communauté de ceux qui parlent sa langue, ont quelques références objectives et culturelles communes, en négligeant tous les cercles réels, les relations et connaissances qui les particularisent. Les discours à interlocuteur générique sont typiquement monologiques, longs, et écrits, bien qu'aucun de ces paramètres ne me semble véritablement définitoire.

Ces journées d'étude consacrées à la cohésion dans les discours de l'enfant ont, à de nombreuses reprises, étudié, en termes de rupture ou de progression, le parcours des enfants qui passent de la conversation avec des interlocuteurs familiers à la maîtrise d'usages à interlocuteurs génériques. Une des oppositions fondamentales à prendre en compte de ce point de vue, est le contraste entre la "pauvreté" des chaînes de référence conversationnelles, opposée à la "richesse" des chaînes à interlocuteur générique. Je propose dans ce qui suit une analyse théorique des fondements de cette opposition.

### **1 Pauvreté des chaînes conversationnelles**

Les chaînes de la conversation sont d'une extrême pauvreté : elles combinent typiquement, pour un objet de référence, un « désignateur propre » et des pronoms. Cette pauvreté tient à ce que le recours à un désignateur pour un objet présuppose une communauté épistémique (Beysade 1998)<sup>2</sup> dans laquelle, dans laquelle la notion de désignateur "propre" peut être définie. L'idée est la suivante : si A s'adresse à B pour parler d'un objet x, il utilisera tout ce qu'il connaît de ses communautés épistémiques avec B, y compris la mémoire des usages antérieurs d'expressions entre A et B pour désigner x, et il "respectera" ces données partagées pour le choix de son désignateur.

Si votre fils s'appelle Pierre, et si vous êtes dans une conversation avec un interlocuteur pour lequel ce NP est en usage, donc un interlocuteur appartenant à  $CE_{\text{Pierre}}$  il n'y aura pas d'autre désignateur possible que *Pierre* et *il*. Cela implique notamment que *mon fils* ne sera pas alors un désignateur possible. Il est vrai que le locuteur pourra utiliser *mon fils*, dans un tel discours "à prénom accessible", mais exceptionnellement, et comme forme marquée, destinée à mettre l'accent sur la relation entre lui et son fils. Sans entrer dans le détail de l'analyse ici, on peut caractériser ces usages comme "attributifs". Par exemple, je pourrai dire, en parlant à ma sœur, qui connaît donc le prénom de mon fils, "Eh oui, mon fils n'aime pas les études", de manière à souligner qu'il est étrange qu'un x qui est mon fils n'aime pas les études.<sup>3</sup>

Il est strictement impossible, pour considérer un exemple similaire, de trouver dans ces chaînes de conversation des chaînes de référence du type :

---

<sup>2</sup> Beysade, C. (1998) *Sens et savoirs : des communautés épistémiques dans le discours*, Presses Universitaires de Rennes.

<sup>3</sup> Je remercie un lecteur anonyme de cet article de m'avoir suggéré ces observations.

(1) Céline a maintenant un emploi. La jeune fille cherche donc un logement.

Et à mon sens, cela ne distingue pas nos proches des personnages historiques. Il me semble impossible de « placer » dans une conversation<sup>4</sup> :

(2) Proust est un auteur très curieux. L'auteur de la Recherche fascine.

Mais toutes les chaînes de la conversation n'utilisent pas des noms propres. Ce qui s'impose, ce sont alors les désignateurs définis<sup>5</sup>, relationnels (possessifs) ou non : *ma soeur, sa femme, le prof, la vendeuse, le médecin, le voisin du dessus*, etc... Il en va de même pour les objets ou lieux : *la cuisine, la pièce d'à côté, la voiture, la mairie*....

Comme le disent explicitement certaines théories du défini, dont la mienne (cf. Corblin 1987), l'usage de ces définis présuppose l'identification d'un domaine d'interprétation dans lequel la description associée à *le* ait valeur singularisante. L'usage d'un tel désignateur par *A* présuppose donc qu'il partage avec *B*, son interlocuteur, le repérage du domaine pertinent.

L'usage de ces désignateurs semble concerné par une contrainte générale, dont nous avons vu un exemple avec le nom propre : si pour un objet *c* l'usage possible d'un de ces désignateurs est autorisé, il est le seul utilisable pour cet objet. Ainsi, si vous utilisez, dans la conversation le désignateur *la cuisine*, il deviendra le seul utilisable. Et même si la cuisine est la pièce qui se trouve en face du salon, il sera difficile d'utiliser *la pièce d'en face*. Supposons le dialogue suivant au téléphone :

(3) - Tu es où, en ce moment?

- Dans le salon.

- Bien. Alors entre dans la pièce juste en face.

Ce dialogue n'est pas du tout naturel si les deux interlocuteurs partagent la connaissance que cette pièce est la cuisine. Le principe général semble être que si pour un individu *c*, on peut présupposer une communauté épistémique telle que la désignation de *c* au moyen d'un désignateur propre *x* soit possible, *x* est le seul désignateur autorisé pour *c*.

Ce principe correspond, pour une part, à l'idée reçue selon laquelle, dans une communauté épistémique, il faut qu'une chose ait un nom : parmi l'ensemble des descriptions qui s'appliquent à un lieu ou à un objet, l'une d'entre-elles est distinguée, que nous avons appelée son "désignateur propre". C'est peut-être dans cette unicité que réside la spécificité de la notion de nom, par rapport à celle de description vérifiée par un objet.

Revenons aux chaînes de référence concernant les humains. Nous avons donc deux cas de figure au moins en conversation : nom propre/pronom (type *Pierre, il*), ou désignateur défini/pronom (type *ma soeur, elle*). Naturellement, cela semble d'une grande pauvreté, et on en vient à s'interroger sur la possibilité de varier la dénomination dans les chaînes.

Qu'en est-il de ces GN quasi-génériques tels, *l'homme, le monsieur, la dame, le type, la fille, le mec, la nana*, qui sembleraient a priori des candidats à examiner?

---

<sup>4</sup> La succession ne détonne pas dans un cours, par exemple, mais un cours n'est pas une conversation ; c'est typiquement un discours à interlocuteur générique.

<sup>5</sup> Nous ne considérons pas dans cet article l'usage des groupes nominaux démonstratifs.

Mon hypothèse est que l'usage de ces définis à contenu très générique est incompatible avec le degré de familiarité que suppose la capacité à utiliser un désignateur propre. Ils seront donc inutilisables en conversation pour varier les chaînes. Ils seraient donc, en fait, des indices de *non-familiarité* des protagonistes avec les individus en question.

Je tenterai de confirmer ce point en examinant des exemples sans nom propre. Considérons (4) :

- (4) A : J'ai appelé mon frère<sub>i</sub>  
B : Et qu'est-ce qu'il a dit, \*le type<sub>i</sub>?

Dans cet exemple, l'usage de *le type* pour faire chaîne avec *mon frère* est impossible.

Notez que cela ne dépend en aucune manière de l'identité de B et de ses relations avec A. Le simple fait que l'un des protagonistes présente l'individu comme l'un de ses proches suffit à interdire, *pour tout protagoniste de la conversation*, le recours à l'un des termes de la série : *l'homme, la femme, le type, la fille, etc...*

Il me semble en revanche que dans (5) la succession est beaucoup plus naturelle:

- (5) A : Le type en panne a appelé sa sœur.  
B : Et qu'est-ce qu'elle a dit, la nana (la dame)?

Le point serait donc que ces désignateurs très génériques ne peuvent s'utiliser que si aucun des protagonistes n'est en relation de familiarité avec l'individu.

Il s'agirait alors, simplement d'une application du principe relatif à l'unicité du désignateur accessible dans une communauté épistémique : si l'individu désigné est un familier d'un protagoniste, celui-ci appartient à une CE dans laquelle un désignateur propre est en usage pour l'individu; tout usage d'un autre désignateur, particulièrement générique, présuppose en revanche qu'aucun des protagonistes n'appartient à une CE de ce type. La présente approche permet de l'expliquer assez simplement : si les désignateurs génériques sont exclus pour des individus "familiers", ils ne seront utilisés que pour des individus "distants", ce qui prédispose à l'usage de termes qui véhiculent précisément cette distance, et souvent, le peu de cas que l'on fait de ces individus. Les termes neutres comme *l'homme, la femme* vont, en ce sens être les plus défavorisés, car ils sont dépourvus de toute valeur lexicale marquant la distance à l'égard de leur référent. Le résultat est qu'ils seront très peu usités pour varier les chaînes.

Le résultat est particulièrement net : les chaînes de référence de la conversation sont d'une grande pauvreté. Leur forme typique est formée de pronoms et d'un désignateur propre. L'emploi de tout autre désignateur (*l'homme, la pièce*) supposerait en quelque sorte que l'on renie cette communauté. Or, renier son appartenance à une telle communauté est complètement impossible, sauf sur le mode ludique : une communauté étant un ensemble d'individus définie par l'usage régulier d'un terme pour un individu, on est ou on n'est pas un élément de cet ensemble.

## **2. Richesse des chaînes non-conversationnelles**

Nous supposons, peut-être à titre provisoire, que l'opposition entre conversation et discours à interlocuteur générique, sépare l'ensemble des discours en deux sous-ensembles disjoints : il faut qu'un interlocuteur soit réel ou générique. Cette opposition est selon nous la clé véritable

de toute une série d'oppositions qui ont été souvent mentionnées dans la littérature, y compris dans la littérature concernant l'acquisition du maniement des chaînes de référence.

Le discours typique représentant la catégorie du discours à interlocuteur générique (que nous abrègerons, si nécessaire, DIG) est le monologue narratif écrit. C'est seulement dans ces discours que toute la lyre des variétés de chaînes et notamment les *Proust, l'écrivain, Chirac, le Président de la République, Marie, la jeune fille* peut se rencontrer. Considérons, sur un exemple schématique les forces à l'oeuvre dans la succession *Marie, la jeune fille*. Si nous sommes en conversation et que *Marie* soit utilisable, le désignateur *la jeune fille* est exclu pour désigner Marie, en vertu de la contrainte sur le désignateur propre, et s'interprétera, s'il est accepté, comme désignation d'une autre jeune fille vis à vis de laquelle les protagonistes du discours n'ont pas de familiarité.

Dans un DIG, la référence à un individu nommé *Marie* en fait un candidat de premier plan pour toute désignation ultérieure (nature essentiellement anaphorique de ce type de discours); comme il n'y a pas dans un DIG de CE réelle imposant l'usage du désignateur propre (à cette CE), et réservant les désignateurs à contenu générique à des individus non-familiers, *la jeune fille* sera licite dans une chaîne.

Quelle est la conséquence attendue sur les chaînes de référence des DIG? En principe, tous les cas de figure vont être possibles. Les chaînes peuvent être très différentes les unes des autres, d'un auteur à l'autre, d'un genre à un autre, d'une époque à une autre. On peut trouver des chaînes très proches des chaînes conversationnelles, donc très pauvres (nom propre/pronom), et des chaînes très riches par la diversité de leurs désignateurs qui seraient impossibles en conversation, et de ce fait fonctionnent comme marque typique des DIG.<sup>6</sup>

Nous reprenons ici sous une forme condensée les points principaux avancés.

La conversation est régie par des maximes sur l'usage des désignateurs, "contrainte du désignateur propre", dont l'effet est de maintenir l'identification des communautés épistémiques concrètes, réelles, qui rassemblent les interlocuteurs.

On a opposé ici à la *conversation* la notion de *discours à interlocuteur générique* (le plus souvent monologique, souvent écrit, fictionnel ou non). Par définition, ce type de discours n'est pas contraint par les relations de familiarité effectives entre locuteur récepteur et objet. Il ne relie pas un locuteur et un récepteur ancrés et définis par un ensemble spécifié de communautés épistémiques. Il s'agit d'un discours dans lequel un locuteur exprime ses connaissances, croyances et fictions pour un interlocuteur générique. Ce type de discours n'est pas contraint par l'existence de communautés épistémiques entièrement déterminées associant un "désignateur propre" à chaque triplet locuteur-récepteur-référent. Il repose sur la *simulation* de relations de familiarité, ce qui ouvre la possibilité de jouer des relations différentes au cours d'un seul et même discours et d'une même chaîne de référence.

---

<sup>6</sup> Je renvoie ici à l'article complet mentionné note 1 et à plusieurs publications antérieures sur le sujet et notamment : Corblin, F. (1983), "Les désignateurs dans les romans", *Poétique* n°54, pp.119-121; Corblin, F. (1987) *Indéfini, défini et démonstratif*, Droz; Corblin, F. (1995) *Les formes de reprise dans le discours*, Presses Universitaires de Rennes; Corblin, F. (1996) "Noms et autres désignateurs dans la fiction", in Leonard, M., Nardout-Lafarge, E., eds (1996) *Le texte et le nom*, XYZ éditeur, pp.95-107.

